

Enquête de voisinage

Thibaut Penot



1er prix du concours 2018/2019
d'écriture de la nouvelle policière (adultes)

ENQUETE DE VOISINAGE

- Croyez-moi ou non, c'est la première fois que je vois ce visage, ajoutai-je en repoussant vers lui les trois clichés de l'homme maculé de sang qu'il avait étalés sur son bureau.

Une migraine me serra douloureusement les tempes. L'interrogatoire durait depuis plus d'une heure et demie dans ce bureau exigu du commissariat de Créteil, exagérément éclairé par une lumière artificielle. Le bruit des touches de la machine à écrire sur lesquelles pianotait frénétiquement l'officier faisait écho à chacun de mes propos. Il m'était devenu insupportable. C'était sans doute le but recherché, me faire craquer... plus vite...

- Bon, bon ! Autre chose à ajouter ? s'exaspéra-t-il en écrasant son mégot dans le fond d'une tasse à café noircie par les années de service.

Je savais que je m'épuiserais inutilement à tenter de le persuader de la réalité des faits et, à plus forte raison, de mon innocence. Alors la gorge nouée, je me contentai de répondre :

- Rien... Je ne vois rien à ajouter qui vous ferait changer d'avis.

- Bien, alors mettons un point final à cette déposition, s'impatienta-t-il. Si vous voulez que je vous laisse tranquille avec mes questions, vous savez ce qu'il vous reste à faire je suppose...

Après un moment de silence, je pris une grande inspiration puis répondis avec gravité « *Je me reconnais coupable* », avant d'ajouter, du bout des lèvres, « *de trop d'orgueil sans doute...* ».

J'étais conscient que cet aveu scellerait mon sort, que je comparâtrai bientôt aux assises d'une justice expéditive qui se contenterait de ce PV d'audition pour me condamner à la perpétuité ou, pire, me conduire à l'échafaud... Mais pouvais-je plaider autre chose ?

Je savais bien que non. Alors, en attendant au fond de ma cellule le prononcé de la sentence qui m'empêchera à jamais de me défendre, j'écris pour décharger mon âme. Je veux montrer à celles et ceux qui me liront que mes défauts ont leur limite et que ma vanité n'atteint pas la cruauté.

Soyez assurés de la sincérité de mon récit. Ce qui m'attend est inéluctable. Je ne gagnerai donc rien à vous mentir, à travestir le déroulement de cette histoire qui m'a totalement pris de court. Sa chronologie est importante, l'enchaînement des situations ne tient pas du hasard.

Elle est l'œuvre d'un esprit diabolique, admirablement préméditée et totalement saugrenue, au point de n'emporter la conviction que d'une maigre partie d'entre vous je suppose...

*

Tout a commencé le 26 avril 1936, à 14h précisément. Mon camarade, Philibert de Launay, m'avait donné rendez-vous dans son petit appartement de Créteil.

Je n'emploie volontairement pas le terme d'« *ami* » car il ne traduirait pas la réalité de nos relations qui, si elles durent depuis près de quinze ans, n'ont pas été des plus bienveillantes.

Il m'obsédait, me fascinait autant qu'il éveillait en moi les sentiments les plus critiquables de haine et de jalousie. Sa réussite, en quelque occasion que ce soit, était insolente. Il ne la devait à mes yeux ni au mérite, ni à des actions bienfaites, mais à des circonstances que je n'ai jamais pu m'expliquer. C'est précisément cette incapacité tenace à en déceler les raisons véritables qui est à l'origine de la complexité de mon jugement à son égard, me poussant tantôt à créer les opportunités de nous revoir pour tenter de les comprendre, tantôt à user des fourberies les plus navrantes pour prendre l'ascendant sur lui. Mais même en ces instants victorieux, la constance de son humeur, dépourvue de toute rancœur envers moi, me chahutait entre détestation et fascination...

Quoi qu'il en soit, la docilité de son caractère avait permis de préserver nos relations, et notre passion commune pour les objets du passé créait nombre d'occasions pour les entretenir.

Il m'avait ainsi convié chez lui cet après-midi-là pour me présenter sa dernière acquisition : une collection d'armes blanches de la fin du XIX^{ème} dont il ne me dévoila ni l'identité du vendeur ni le prix. J'arrivai dans son modeste appartement, niché au dernier étage d'un petit immeuble en briques, dans lequel la pièce principale faisait office de cuisine et de pièce à vivre. Le décor se réduisait au strict minimum, mais l'endroit était sain et la vue sur le Parc de la Brèche le rendait tout de suite plus agréable.

Il m'invita d'abord à m'asseoir autour de la table en bois massif disposée en son centre et m'offrit le café. J'engageai la conversation sur des banalités mais remarquai rapidement que le récit de mes dernières vacances à Deauville ne l'intéressait guère.

- Alors, tu me la montres cette collection ? lançai-je finalement avec un sourire en coin.

Je l'avais deviné, il n'attendait que ça ! Il tapa la paume de ses mains sur la table, décolla de sa chaise et se dirigea vers l'imposante armoire en merisier dressée face à moi.

Avec une infinie délicatesse il en sortit une large valise en cuir noir, scellée par trois fermoirs, puis la posa devant moi. Lorsqu'il l'ouvrit, je ne pus dissimuler mon émerveillement face à l'impressionnant arsenal qu'elle contenait : cinq dagues d'infanterie, autant de sabres d'officiers et de glaives et, dissimulée sous un tissu de soie, une magnifique baïonnette *Chassepot* modèle 1866 rangée dans son fourreau de cuir.

- Qu'est-ce que tu en dis, ça valait le coup de venir non ? me taquina Philibert.

J'en restai sans voix. Subjugué, je lui répondis en désignant la baïonnette :

- Et comment ! Je peux la voir celle-ci ?

Mon camarade recouvrit soigneusement ses mains avec le tissu avant de se saisir de l'arme et de la présenter sous mes yeux. Il s'adressa ensuite à moi d'un air enthousiaste :

- Un connaisseur comme toi ne pouvait pas passer à côté. Vas-y, prends-là !

- Vraiment, je peux ? A main nue, cela ne te dérange pas ? m'étonnai-je, alors que je ne trouvais rien autour de moi pour m'empêcher à mon tour de marquer l'objet.

Il opina d'un mouvement rapide de la tête. Je saisis alors son manche en laiton d'une main et l'étui de l'autre pour l'en extraire avant de le déposer sur la table. L'objet en main, je déambulai dans la pièce et l'agitai par des mouvements amples pour faire scintiller sa longue lame polie blanc à la lumière du soleil.

- Fais attention, elle est très tranchante. Repose-la maintenant s'il te plaît, intervint Philibert en désignant la bibliothèque qui se trouvait à côté de moi.

J'obéis en la déposant sur une étagère vide. Après une longue discussion autour de ce petit trésor, dont la retranscription nous éloignerait de mon objectif, Philibert changea de sujet :

- Je t'ai aussi fait venir pour autre chose... Voilà, je vais bientôt déménager. Pas loin, rassure-toi, dans l'appartement voisin en fait. Il sera suffisamment spacieux pour que Louise et moi entamions enfin une vie commune. Ne reste plus qu'à trouver un acheteur pour celui-ci, ce qui me permettra de régler les 20 millions de francs qu'il manque encore. Etant pressé et sachant à quel point tu aimes ce quartier, je voulais t'en proposer l'acquisition... en priorité disons.

- Eh bien ! Je... je ne sais pas trop en fait, bredouillai-je quelque peu dérouté par cette offre inopinée.

- L'isolation des murs est excellente et les pièces sont très bien chauffées, insista-t-il. Il partira vite tu sais, même en le mettant au bon prix. Mais pour toi, mon ami, pour toi..., il sera de 20 millions de francs, mobilier compris !

- 20 millions ?? Mais... tu es fou ! Il en vaut bien davantage enfin !

- Et alors ? J'ai bien le droit d'en demander le prix que je veux.

Je savais que l'affaire était belle, unique même ! Et l'idée que mon camarade en sortirait à l'évidence lésé flattait délicieusement mon égo, de sorte que je finis par accepter.

- Parfait ! Il ne me reste que deux ou trois formalités à régler avec mon notaire et nous pourrons signer. Quarante-huit heures devraient suffire, conclut Philibert.

En effet, je m'installais le mercredi. Ayant restitué le petit studio meublé que je louais dans le quartier de Picpus, l'emménagement dans ma récente affaire s'organisa en une matinée. Sur les six valises transportées, quatre étaient remplies de mes collections : celles des médailles

militaires chinées à travers l'Europe, des blasons que j'avais brocantés depuis une dizaine d'années ou encore de mes instruments de musique composant autrefois de prestigieux orchestres, j'avais passé le plus clair de ma journée à leur faire une place de choix dans mon 35 m². J'en étais très satisfait, et trouvais que son orientation plein sud valorisait la noblesse de chacune des pièces de mes collections. Je voulais les exposer aux yeux de mon nouveau voisinage et ma vanité, encore elle, me poussa à organiser une petite réception chez moi le soir-même, dont le prétexte affiché dans le hall de l'immeuble était ma volonté de lier connaissance.

Plus tard, finissant de ranger mes quelques livres dans la bibliothèque qui m'avait été cédée, je remarquai avec stupéfaction que la baïonnette s'y trouvait toujours, précisément dans la position et à l'endroit même où je l'avais laissée deux jours plus tôt.

- Quel idiot, ce Philibert est reparti avec sa collection sans sa pièce maîtresse ! Mais il a quand même repris son fourreau, il faut le faire... maugréai-je en cherchant vainement l'étui du regard.

Plutôt que de m'en amuser, cet épisode ranima mon exaspération latente à son égard : « *Il faut vraiment être inconscient de la valeur des choses ou parfaitement indifférent à leur beauté pour être aussi négligent. C'est tout lui ça !* ».

Quelques instants après, j'entendis de l'agitation dans les parties communes. J'écoutai d'une oreille attentive mais n'osai sortir.

Rapidement, Philibert frappa à ma porte. Il semblait agité. J'avais là l'occasion de lui restituer son bien, mais je m'y refusai. Ma colère ne s'était pas dissipée et je comptai bien la réfréner plus tard, à ma manière... Pour l'instant je me contentai de l'écouter :

- C'est Emile Coutenceau du deuxième, il a été assassiné ! Chez lui ! s'exclama-t-il la porte à peine franchie.

Il me confia que la concierge aurait découvert son corps mutilé sauvagement à peine une heure plus tôt alors qu'elle venait lui apporter un colis, et qu'elle serait l'unique témoin de la scène, à l'exception des agents de la criminelle arrivés par la suite. Quant à Philibert lui-même, c'est en rentrant dans la résidence en même temps qu'eux après son sport qu'il aurait appris la nouvelle. Il me raconta s'être alors soumis à un bref interrogatoire, au même titre que les autres voisins présents, mais qu'aucun n'aurait permis de faire avancer l'enquête.

Je lui demandai si la porte de l'appartement de la victime avait été forcée mais il me répondit que non. Il me précisa toutefois que le voisinage connaissait son habitude consistant à dissimuler un double de ses clés sous son paillason, et que ce détail aurait amené les policiers à considérer chaque résident comme un suspect potentiel.

- La belle affaire ! soupirai-je. Ils peuvent toujours m'interroger ces flicards, je ne connais encore personne ici et je ne savais rien des habitudes de ce pauvre homme.

- Ça, tu le leur diras demain ! Ordre est donné de ne pas quitter l'immeuble jusqu'à ce qu'ils aient interrogé tout le monde. Ils prendront nos témoignages au matin. En attendant, deux agents sont postés dans le hall pour s'assurer que personne ne sorte, tu imagines un peu !

- A peine arrivé et déjà assigné à résidence, quelle poisse ! C'est une histoire bien triste tout de même...

- Entre nous, cet Emile Coutenceau était un drôle de bonhomme, un saouloteur, un colérique parfois violent... Il n'était pas très apprécié ici, tôt ou tard cela devait mal finir.

- Tu y vas un peu fort là, tempérai-je. Pour l'heure, peu m'importent ses défauts, je crois je vais devoir annuler ma petite fête étant données les circonstances...

- Tu n'y penses pas j'espère ! Les quelques voisins que j'ai croisés en bas se réjouissent à l'idée de pouvoir se changer les idées ce soir. Personne ne peut sortir, ce serait tout de même plus agréable de passer du temps ensemble que de ruminer chacun chez soi, tu ne crois pas ?

- Si tu le dis...

- Tiens ! Et puis si le coupable est parmi nous et qu'il picole un peu trop, il finira peut-être par se trahir qui sait ! conclut-il d'un éclat de rire tout en me tapant lourdement l'épaule.

Décidément, sa compagnie me rebutait de plus en plus. Lorsqu'il me quitta, il me restait à peine deux heures avant d'accueillir mes convives, durant lesquelles je m'efforçai d'occuper mon esprit troublé à autre chose.

Je fis un brin de toilette, enfilai une chemise et, tout en la boutonnant, fixai la baïonnette qui surplombait la pièce. Une idée me traversa l'esprit, et dessina sur mes lèvres un sourire machiavélique. Alors que j'avais placé sur la commode du salon la plus belle pièce de ma collection d'instruments - une flûte traversière *Pearl* en argent massif de la fin du XVIII^{ème} - je décidai de la sortir de son étui rigide pour y substituer l'arme, d'un gabarit comparable.

Je comptais en faire l'instrument de mon projet, celui qui me permettrait à la fois de gagner la considération de mes invités et de tourmenter mon camarade à la hauteur de mes attentes.

Il était un peu plus de 20 heures quand on frappa à la porte. Tout était prêt, j'allais à présent entrer en scène sans perdre de vue mon véritable objectif : conquérir mon auditoire.

A ma plus grande satisfaction, la quasi-totalité des résidents, y compris Philibert dont tous ignoraient nos relations, avait répondu présent à mon invitation : de l'élégante et mystérieuse jeune femme du troisième au vieillard endimanché croisé dans l'escalier le jour de mon emménagement, en passant par le couple excentrique du premier... je jubilais !

Je m'assurai que mes convives passent une bonne soirée en approvisionnant régulièrement le buffet et portant à chacun d'eux tout l'intérêt nécessaire pour gagner leur estime.

Les pièces de collection que j'avais soigneusement exposées ne manquèrent pas d'attiser leur curiosité et, comme je l'avais voulu, leur attention convergea rapidement vers la baïonnette, ostensiblement disposée au nez de chacun d'eux dans l'étui de velours.

'Magnifique !', 'Remarquable !', les commentaires élogieux de chacun résonnaient harmonieusement, comme à l'occasion d'un vernissage guindé d'une exposition d'art.

- Pouvez-vous nous dire d'où vient cet objet si exceptionnel ? m'interrogea le vieil homme.

- Cette baïonnette *Chassepot* modèle 1866 a appartenu à mon grand-père. Il a valeureusement combattu avec durant la guerre franco-allemande de 1870 avant de m'en faire don peu de temps avant sa mort, assurai-je avec aplomb pour rendre l'anecdote crédible.

J'observai du coin de l'œil la réaction de mon camarade Philibert, resté en retrait au fond du salon. Lorsque nos regards se croisèrent, il se contenta de hocher la tête en affichant un sourire de façade. Il me paraissait affaibli, dépassé par la sournoiserie de mon tour qui avait conquis unanimement l'assemblée, au point de réfréner toute objection de sa part.

La réception se poursuivit jusqu'à plus de minuit dans une ambiance détendue, loin de la morbidité de l'affaire qui nous avait tous affectés, et que chacun avait pris soin de ne pas évoquer ce soir.

Je m'endormis paisiblement cette nuit-là, repensant avec satisfaction au total succès de mon stratagème, par lequel j'étais parvenu à me façonner une réputation d'homme respectable auprès de mon voisinage, et à reléguer celle de mon camarade au second plan.

Au petit matin, je m'étais levé suffisamment tôt pour me préparer à recevoir les agents de la police criminelle, et répondre à leurs questions. Le porte-à-porte commença dès 8 heures.

Ils s'étaient répartis dans les étages. Intrigué, j'entrouvris la mienne pour écouter l'interrogatoire auquel était alors soumis mon voisin d'en face, puis sortis sur le palier lorsque je compris que les autres résidents en avaient fait de même.

L'agent de police s'était accoudé contre la porte pour la maintenir ouverte et parlait fort. Il ne semblait pas se soucier de la confidentialité de leurs échanges et en dévoila davantage sur les circonstances du meurtre, expliquant que la victime avait été exécutée de façon abominable, transpercée par une lame à onze endroits du corps.

Son interlocuteur, peu loquace, soutint n'avoir rien vu ni entendu de suspect à l'heure du crime et dans les minutes qui la précédaient. Perplexe, le policier prit alors une grande inspiration et ajouta avec gravité :

- Monsieur, votre témoignage est important et vous engage personnellement. Sachez que nous avons retrouvé un fourreau près du corps, qui pourrait servir à ranger une épée, une baïonnette ou un objet similaire. Mes collègues ont relevé des empreintes dessus, elles sont en cours d'identification. S'agissant d'une affaire de meurtre, vous imaginez bien que nous chercherons à les comparer à celles de l'entourage de la victime, qui semble se réduire à son voisinage d'après les premiers éléments de l'enquête. Alors, si vous saviez quelque chose, vous me le diriez... n'est-ce pas ?

Cette information retentit en moi comme un coup de tonnerre. Mon cœur s'emballa, j'avais chaud. Je retournai précipitamment dans mon salon et fixai l'arme avec des yeux exorbités.

En y regardant de plus près, je remarquai de fines rayures sur sa lame, sous lesquelles on devinait une partie des chiffres et des lettres qu'elles couvraient. « *Le salaud ! Il a masqué le numéro de série pour qu'on ne puisse remonter à lui !* » réalisai-je, totalement décontenancé.

Me remémorant les événements de ces derniers jours, je commençais à comprendre. L'oubli de la baïonnette sur la bibliothèque n'avait en réalité rien de fortuit : Philibert savait qu'en me la présentant le premier jour, je n'aurais pas résisté à l'envie de la manipuler, m'affranchissant sans remord de la précaution qu'il avait prise, lui, en la saisissant avec un tissu pour ne pas y laisser ses empreintes coupables. Je suis à présent à grosses gouttes.

Il ne me connaissait que trop bien, au point d'avoir usé de mes faiblesses pour se forger un alibi : il savait que je tirerais profit de la situation pour assouvir mon insatiable orgueil en prétendant à qui voulait l'entendre que l'arme - dont la singularité ne pouvait me laisser indifférent - était ma propriété.

Comment prouver mon innocence ? Par quelle habileté pouvais-je me sortir de cette situation insensée ? Je l'ignorais totalement et ne parvenais à réguler la panique qui m'avait envahi.

Lorsque je ressortis de mon appartement, mon corps chancela. Mes jambes semblaient ne plus me porter. Tous les occupants de l'immeuble, qui avaient encore la veille tant de considération à mon égard, me cernaient à présent de leurs regards froids et inquisiteurs.

L'un d'eux me désigna de son index tout en s'approchant de moi les yeux remplis de haine. Il lança d'une voix chevrotante, tel un sorcier exhortant le Mal à capituler :

- C'est cet homme ! Il détient chez lui l'arme que vous recherchez. Il nous l'a montrée hier, sa baïonnette, héritée de son grand-père ! Le Monstre ! Le MONSTRE !

C'est ainsi que Philibert s'était vengé avec atrocité d'un voisin trop asocial, et avec une habileté admirable d'un camarade dont les travers lui étaient devenus intolérables...

-